

LE ROYAUME DES CIEUX EST PRIS PAR VIOLENCE

Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le Royaume des Cieux est pris par violence et les violents s'en emparent.

(MATTHIEU, ch. XI, v. 12.)

COMMENTAIRES

Il y a deux régimes de pénitence auxquels nous pouvons être soumis : la pénitence que nous nous imposons nous-mêmes d'après les remords qu'un rayon subtil de la pitié divine allume dans notre cœur ; et la pénitence plus dure que le Ciel nous impose pour purifier les plus secrets replis de notre personne morale. Ainsi Jean prêchait la repentance aux foules, se réservant de pratiquer par devers lui des austérités impitoyables.

Se rendre compte du mal que l'on commet paraît bien difficile à notre nature et l'indispose ; l'insensibilité se combine ici avec l'aveuglement, et l'orgueil avec la faiblesse.

Il y a une acclimatation de la conscience au mal ; il y a, dans le mal, une force de corruption qui rend, à mesure qu'on tergiverse, le retour à la santé spirituelle de plus en plus ardu. Il est très rare qu'on veuille délibérément être mauvais, mais il est très fréquent qu'on ne veuille pas être meilleur. On ne se représente pas ce qu'est la rédemption, ce que fut la descente du Verbe, ni l'universalité, ni l'individualité de ses effets.

Nous, qui répugnons tant à nous priver du moindre confort, imaginons ce que furent les infinis dépouillements, les amoindrissements innombrables que le Verbe S'imposa le long de Son immense voyage jusqu'ici. Quel génie assez vaste pourrait concevoir une telle suite de sacrifices ? Et, parvenu sur la Terre, Jésus-Christ ne travaille ni ne souffre seulement pour l'ensemble confus de Ses contemporains, ou pour la foule des générations futures ; Il souffre encore pour chaque individu, pour l'un, pour l'autre, pour moi personnellement ; chacun de nous est visé par l'une des douleurs christiques ; chacune de nos méchancetés, Jésus l'a vue et a fait quelque chose pour qu'un bien en sorte. Et chacun de nos sentiments ou de nos actes, chacune de nos pensées ou de nos volontés peut être, à notre choix, une meurtrissure nouvelle pour Lui, ou bien une collaboration à Son œuvre universelle.

Nous devons donc entretenir le regret de nos fautes, non pas à cause des conséquences pénibles qu'elles peuvent avoir pour nous, mais parce qu'elles font du mal aux autres et qu'elles font souffrir notre Sauveur et Ami, dans Son corps spirituel, dans Son cœur qui nous aime infiniment.

Nous devons enfin nous repentir, et par la tête et par le cœur, par des motifs de raison et par des motifs de sentiment.

Ainsi, quant aux premiers, toute faute est une désobéissance. Désobéir, cela signifie ou que l'on se croit plus sage que Dieu, ou que l'on ne sait pas se gouverner. Cela signifie qu'on dérange volontairement les desseins de Dieu ; on les restreint ; on se met hors de leur influence. De plus, on se diminue soi-même, on s'affaiblit de toutes manières, tôt ou tard, puisque l'on introduit ainsi en soi des germes de corruption ; et notre rayonnement sur les autres s'en trouve obscurci.

Après le repentir vient l'expiation : soit celle que nous nous imposons nous-mêmes, en inventant les moyens de réparer le mal que nous avons fait à autrui ou en nous soumettant à une discipline rigoureuse pour vaincre nos défauts ; soit celle que Dieu nous impose, par les peines et les épreuves matérielles, maladies, revers, persécutions, ou par les épreuves intérieures : tristesses, aridités, nuits et tentations.

Voici maintenant ce que l'on peut connaître théoriquement du régime intérieur de la pénitence. Plus subtil que le premier, il demande d'abord de la ferveur. Le disciple doit être dévoré du désir de Dieu ; il faut qu'il brûle ; l'ardeur de son amour seule fera de lui un vrai disciple, en le rendant capable, par le nombre et l'intensité de ses souffrances, de parcourir en quelques années le chemin que les tièdes

mettent des siècles à effectuer. Je dis des siècles parce que, soit que l'on accepte la théorie des renaissances, soit qu'on s'en tienne à la théorie du purgatoire, et bien que le temps ne soit pas le même sur d'autres mondes et sur cette terre, la purification du cœur est un travail infiniment complexe.

Pour que les épreuves matérielles portent tout leur fruit, il suffit de les subir, mais avec résignation, mais avec calme, et, si l'on peut, avec joie. Les « soldats du Christ » sont les disciples d'élite qui, non contents de supporter ce qui arrive, demandent un peu plus que leurs forces de souffrances, de façon à dépasser le possible. Ce sont ceux qui, non contents de souffrir pour eux-mêmes, demandent à souffrir à la place de tels de leurs frères qu'il plaira au Christ de soulager. Le cœur de ces êtres est une flamme éclatante et incandescente. Que tout notre désir soit de leur ressembler !

Les épreuves intérieures nous arrivent, comme les précédentes, indépendamment de notre volonté ; c'est Dieu qui nous les envoie ; elles consistent en divers dégoûts et empêchements de s'unir à Dieu par la prière ou le travail moral. Ainsi, les distractions involontaires, les scrupules, l'impuissance apparente à aimer Dieu, à faire du bien aux autres ; la tristesse, le découragement par la vue du mal qui est en nous ; l'amertume de se sentir isolé ; le doute, soit au sujet des phénomènes de notre vie intérieure, soit au sujet de notre salut, soit même au sujet des vérités premières, comme l'existence de Dieu ou Sa bonté ; la certitude d'être perdu ; le désir douloureux de Dieu ; une antipathie involontaire pour Dieu. En outre, les différentes tentations que Dieu permet à l'Adversaire de nous présenter.

Ces peines constituent le glorieux apanage des violents. Que j'aie mon petit train, me disant que j'ai tout l'avenir devant moi, que la patience divine arrangera les choses, que ce que je ne fais pas maintenant, je le ferai plus tard, ou qu'un autre peut-être le fera pour moi, que mes gestes ont bien peu d'importance, que je suis fatigué, que d'autres travaillent encore moins que moi : tout cela, c'est la tiédeur, c'est la mollesse. La violence, c'est de comprendre que seule la minute présente nous appartient, que d'elle dépend tout notre avenir ; que le temps perdu ne se regagne jamais ; qu'il est lâche de laisser faire son travail à d'autres ; que nos moindres gestes, si nous y insérons le souci de Dieu, Dieu leur donne le plus grand prix ; que seules la nature et la chair sont paresseuses, mais que la volonté, l'élan de l'amour pur ne sentent jamais la fatigue ; que personne d'autre ne peut accomplir exactement le travail qui m'incombe ; qu'aucune considération enfin n'existe devant la plus légère chance de diminuer la douleur du monde et la fatigue de Jésus. La violence, c'est réaliser en faits toutes ces notions.

La tentation repoussée, si basse soit-elle, ne salit pas le cœur ; la salissure ne commence qu'avec l'acceptation. Dieu, d'ailleurs, ne permet au Diable de nous tourmenter que lorsque nous sommes assez forts pour nous défendre.

Quant à ces terribles états d'âme, énumérés un peu plus haut, regardons-les au point de vue du Ciel. Nous verrons alors clairement les caractères du vrai disciple. De même que les grandes intelligences sont modestes, de même qu'il semble aux héros de la charité ne faire pour le prochain que de toutes petites choses, l'amour du Christ et les autres vertus sont si profondément incorporés à la personne morale du vrai disciple, qu'il lui semble en être presque dépourvu. Ici encore les extrêmes se touchent, et le saint ignore sa beauté comme le criminel instinctif ignore sa laideur. Quand les brouillards glacés de la nuit mystique descendront sur vous, sachez donc qu'on aime Dieu par le seul fait qu'on veut L'aimer, pourvu qu'on affirme ce vouloir au moyen des œuvres ; et l'angoisse de ne pas sentir qu'on L'aime est l'amour le plus vrai.

Tenons-nous pour très heureux si la vue de nos défauts nous cause autant de malaise qu'autrefois la vue des défauts du prochain. Soyons heureux quand les joies de l'amitié nous sont interdites, quand des obstacles insurmontables font échouer nos projets, quand nous piétons sur place, quand toute la vie terrestre, toute la science et tout l'art, que nous avons chéris, nous deviennent insipides. Rassemblons tout notre calme quand arrivent le doute, le découragement, le désespoir, quand notre esprit devient incapable d'attention ou de suite. C'est que Dieu nous veut tout à fait humbles, tout à fait à Lui, n'attendant que de Lui la joie profonde et paisible, la science, la force et la confiance.

Si les scrupules vous assaillent, faites-vous tout petits, et comprenez que Dieu est bon, plus encore qu'Il n'est juste, et que, si on se trompe avec une bonne intention, Il ne nous tiendra pas compte de notre erreur. Si tout perd sa saveur, même la bienfaisance, même la prière, même vos sacrifices, faites-vous encore tout petits, et continuez quand même à faire le bien, à vous priver, à prier, seriez-vous absolument convaincus que cela ne sert à rien.

Quant à l'obsession et à la possession diaboliques, ce ne sont pas des épreuves plus graves que les autres, au contraire ; elles paraissent plus graves, mais il n'en est rien ; et elles sont toujours entrecoupées par les secours les plus rares et les plus forts.

Résumons, si vous le voulez bien, ces observations sur lesquelles des centaines de volumes ont été écrits. Je ne vous en donne que l'essentiel, et encore aurai-je peut-être été prolix.

Voici un disciple quelconque. Il s'essaie à la charité pratique, à la prière et à la lutte contre ses défauts ; il est dans ce que les théologiens nomment la vie purgative. Dieu lui envoie de temps à autre des secours, exauce telles de ses demandes ; il est dans la moyenne des chrétiens.

Si ce disciple intensifie son effort, voici que, tout à coup, dans le désir habituel qui le tire en haut vers Dieu, entre une sensation d'aridité, d'amertume, de distractions passagères, mais tout cela pénétré de ce désir anxieux de la présence divine ; en même temps, il sent que les goûts qui le portaient à tels travaux de corps ou d'esprit, les attraites que les buts humains de l'existence avaient pour lui s'effritent et tombent. Saint Jean de la Croix appelle cette période la première nuit. Il faut se tenir calme et attendre, sans négliger aucun devoir.

Quand elle cesse, on se trouve, sans avoir rien fait exprès, pourvu du sentiment net de la présence divine, mais avec des variations de durée et d'intensité. Suivant la tenue intérieure du sujet, l'union s'arrête là, ou bien elle s'approfondit. Dans ce dernier cas, le disciple passe par les purifications intérieures dont nous avons parlé plus haut, qui sont la deuxième nuit de saint Jean de la Croix ; l'union divine se développe et peut arriver jusqu'à l'extase ; les communications avec le monde sensible deviennent plus ou moins intermittentes.

Avant l'extase, toutefois, se produisent d'autres phénomènes connus dans la terminologie catholique sous les noms de ligature des puissances, blessures, stigmates, rapt, ravissements, visions, révélations, thaumaturgies, etc. Quelle que soit la forme du phénomène, il s'agit toujours d'une prise de possession de la personne du mystique par un rayon divin. Cette prise affecte la motricité, un ou plusieurs sens, une ou plusieurs facultés mentales ou psychiques, il n'importe, ses caractères demeurent toujours : l'impossibilité du disciple de se mettre soi-même dans cet état, le plus ou moins d'incompréhensibilité du phénomène, l'effacement de l'imagination et des facultés intellectuelles, et donc peu de travail volontaire ; le cœur se borne à se tenir attaché à Dieu ; enfin, les résultats sont toujours un accroissement de l'amour de Dieu et du prochain et du désir de la perfection.

Enfin peut survenir, après le régime des extases, la troisième nuit, nommée encore union transformante, septième demeure ou mariage spirituel. C'est la dernière étape ; si l'on y parvient, c'est par mille transitions insensibles, et elle confère des privilèges étonnants. L'union consciente avec Dieu y persiste même au milieu des travaux profanes, comme si le disciple était dédoublé ; il en résulte une espèce de déification de son être mental et psychique provenant de cette conversation ou plutôt de cette compagnie permanente avec Dieu. Toutefois, on ne voit pas Dieu, mais on sait, on sent, on a la certitude de Sa présence, et l'on comprend ce qu'Il dit sans aucune audition. Le disciple n'est pas perdu en Dieu, comme la goutte d'eau retournant à l'océan, ainsi que prétendent les Yogis. Il est enté sur le Cep éternel ; le sauvageon vit de la vie du Cep, mais il n'est pas le Cep.

Je m'arrête. En réalité, les étapes de l'union mystique ne sont pas des plates-formes où l'on accède par bonds ; tout se passe par gradations dont la suite et la nature varient avec chaque disciple, car chaque disciple est un monde à part. Cette voie est extrêmement difficile et délicate, pleine de risques et d'embûches ; il lui faut la solitude conventuelle. Aussi le Père nous ouvre-t-Il, à nous laïcs, qui ne

sommes même pas libres de suivre un régime alimentaire, d'autres voies qui mènent au même but, et peut-être plus haut encore.

Comprenons-le bien : Dieu a voulu, pour une certaine partie de l'humanité, un ensemble de connaissances et de pratiques religieuses qui constituent l'admirable organisme de l'Église : théologie, liturgie, ascétisme, mystique en forment les fonctions, liées ensemble et dépendantes les unes des autres. Mais, de même qu'il peut exister une théologie aussi vraie que le thomisme, mais différente, il peut exister une liturgie, une ascétique, une mystique autres que celles du catholicisme et tout aussi bonnes. L'Évangile contient les unes et les autres.

*

Mais, entre ces voies diverses, notre voie paraît plus propre à notre condition. La théorie et les formes extérieures de la piété réduites à l'essentiel nous laissent davantage de forces disponibles pour l'œuvre pratique et l'entraînement intérieur. Cependant, à toutes les voies imaginables s'applique la parole révélatrice : « La violence force le Ciel », puisque nous pouvons violenter chacune des formes du moi. La carmélite violentera la délicatesse de son corps ; la visitandine, celle de sa volonté ; le jésuite, celle de ses goûts propres ; mais, si le disciple de la quatrième École – celle de la robe sans couture – veut emporter d'assaut la Forteresse éternelle, il se fera inexorable à lui-même, il fera subir toutes les tyrannies à ses besoins autant qu'à ses passions ou à ses opinions ; il se regardera vivre, et tout ce qui jaillit sans cesse en lui de la racine ténébreuse de l'égoïsme, du personnalisme, il le retranchera immédiatement. Il se montrera d'autant plus autocrate contre lui-même que l'ardeur de joindre le Verbe le consumera davantage. Telle est l'école du Précurseur, et Jésus nous la recommande en une autre circonstance, lorsqu'Il s'écrit : « Si ta main te fait pécher, coupe-la... ». L'Évangile ne s'adresse ni aux veules, ni aux inertes.

Je le sais, beaucoup de chrétiens préfèrent traiter leurs défauts avec plus de diplomatie. On offre mille petits secours psychologiques à leur volonté chancelante, mille petits toniques à leur zèle tiédissant ; et l'Église montre envers cette multitude d'âmes médiocres, agitées des seuls soucis les plus mesquins, la patience, la prévoyance, l'ingéniosité de la plus admirable des mères. D'ailleurs, c'est Dieu qui lui inspire l'esprit de cette éducation précautionneuse engendrée par la tendre parole : « Ne brisez pas le rameau froissé. »

Toutefois, quiconque se sent au cœur une flamme plus fixe, le devoir s'impose à lui de choisir le chemin du Précurseur. N'est-il pas écrit : « Les tièdes, je les vomirai de ma bouche » ? Ce chemin, celui de l'action totale, de l'action incessante, est de tous le plus sûr, le plus court, mais aussi le plus rude. Il y faut l'énergie, la souplesse, l'à-propos du réaliste, le recueillement, la sérénité, le détachement du contemplatif. Mais notre Roi nous regarde, Il nous envoie des secours, et nous nous trouvons face à face avec Lui – puis-je dire des siècles avant la foule, puisque le temps change sur chaque monde ? – bien plus tôt en tout cas que nous n'aurions osé l'espérer. Et, comme récompense, Il nous offre la glorieuse mission de redescendre parmi le troupeau attardé, pour lui insuffler quelque courage et lui faire franchir quelque mauvais pas.

SÉDIR, *Les guérisons du Christ*, 1927.

La sainteté, dont nous ne voyons, nous, que le couronnement, par les fleurs et les fruits des œuvres d'amour et des miracles et guérissons, a toujours été, pour le saint lui-même, l'histoire d'une lutte séculaire, d'une guerre sans merci contre soi, se terminant, comme dernier épisode, par l'entrée du Fils unique dans la demeure enfin pacifiée et devenue un temple digne de l'Esprit. La sainteté est une illustration de la parole de Jésus que « le Royaume des Cieux souffre violence et que ce sont les violents qui l'emportent », c'est-à-dire ceux qui ont le courage de se faire violence à eux-mêmes, de se sacrifier. Les tièdes et les indifférents, tant qu'ils restent dans la froideur, ne feront rien de bon.

Efforçons-nous de sortir de cet état voisin de la mort, si nous y sommes plongés. Rien n'est pire que la tiédeur, l'action même mauvaise vaudrait mieux. Le Christ a dit : « Je suis la Vie » ; devenons des vivants. Ses disciples sont des passionnés, mais leur passion se porte vers ce qu'il y a de plus haut, vers Dieu ; imitons-les ; laissons-nous enflammer par le même amour qui les a enivrés, bercés, nourris, transfigurés.

Émile CATZÉFLIS, *L'Apostolat chrétien*.

En face du monde qui parle de violence, le Christ parle, Lui aussi, de violence. Et voici Sa parole : Le Royaume des cieux est pris par violence et ce sont les violents qui s'en emparent.

Cela veut dire que le Royaume des Cieux, que la Réalité perdurable, ne peut être conquise que par la violence. Mais de quelle violence s'agit-il ?

Pour entrer dans le Royaume éternel, il faut user d'une violence divine, non pas contre quelqu'un ou quelque chose, mais contre soi-même. Car l'homme doit se mettre en état d'accéder au Royaume des cieux et d'y conduire ceux que Dieu lui a donnés.

Or, le Royaume des Cieux est ouvert exclusivement à ceux qui ont le cœur pur. Et l'obéissance à l'Évangile est l'unique chemin qui mène à cette pureté.

Nous sommes donc appelés à forger en nous-mêmes l'instrument dont Dieu pourra un jour Se servir. Tâche magnifique, tâche impossible aux seules forces de l'homme ; tâche réalisable par la bonne volonté de la créature unie à la grâce toute-puissante du Créateur.

Sainte violence, violence rédemptrice, héroïsme à la mesure de l'idéal poursuivi !

Il faut en effet se forcer pour aimer le prochain, il faut se forcer pour servir le prochain, il faut se forcer pour pardonner, pour rendre le bien pour le mal, il faut se forcer pour fermer la bouche lorsqu'elle veut s'ouvrir pour une médisance, il faut se forcer pour tendre la joue gauche quand la joue droite a été frappée, il faut se forcer pour accepter « comme des enfants obéissants » (1 Pierre 1-14) les épreuves que Dieu nous envoie, il faut se forcer pour se contraindre à aller vers le pauvre honteux qui n'ose pas parler. Se conquérir soi-même est une entreprise autrement difficile que de conquérir un monde. Et pourtant tous ces travaux ne sont rien d'extraordinaire : saint Paul disait que c'est « le culte raisonnable » que nous devons à Dieu (Romains XII, 1). Le Christ n'a-t-Il pas déclaré : « On vous reconnaîtra pour mes disciples si vous vous aimez les uns les autres » ? Nos efforts les plus héroïques ne sont rien d'autre que le signe de notre bonne volonté.

Révélation si facile qu'un enfant la comprend, observance si difficile que les plus grands saints ne font que s'en approcher.

La violence contre soi-même, c'est la coursière qui mène directement au Royaume. Heureux ceux qui s'y engagent !

Mais n'oublions pas ce qui nous a été dit : nous n'arriverons pas les uns sans les autres.

Émile BESSON, « La Violence », *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, 1968.

Le vrai royaume de Dieu en vous, c'est de suivre absolument la volonté de Dieu que vous avez reconnue ! Mais il n'est pas si facile que vous vous l'imaginez de suivre cette volonté ; car les hommes du monde lui sont fort opposés et persécutent ceux qui aspirent à ce royaume. C'est pourquoi celui qui veut s'appropriier pleinement le royaume de Dieu ne doit pas craindre ceux qui peuvent tuer le corps d'un homme mais non pas nuire au salut de son âme ; et l'homme doit bien davantage craindre Dieu, qui, par Son ordre éternel, peut aussi chasser les âmes en enfer !

Celui qui craint davantage Dieu que les hommes et suit la volonté de Dieu malgré les possibles persécutions des hommes, celui-là arrache par force le royaume de Dieu, et ne manquera pas de le recevoir.

Mais arracher par force le royaume de Dieu suppose encore autre chose, à savoir que l'homme fasse abnégation de lui-même autant que possible dans toutes les choses de ce monde, pardonne dans son cœur à ceux qui l'offensent, n'ait de rancune ni de colère envers quiconque, prie pour ceux qui le maudissent, fasse le bien à ceux qui lui font du mal, ne se mette au-dessus de personne, supporte avec patience les tentations qui peuvent lui survenir et se garde de la gloutonnerie, de l'ivrognerie, de la fornication et de l'adultère. Celui qui s'exerce à cela fait ainsi violence au royaume de Dieu et l'arrache par force.

Mais celui qui, certes, reconnaît Dieu, Le respecte et L'aime par-dessus tout et aime son prochain comme lui-même, mais pour autant respecte aussi le monde et le craint, et n'ose pas confesser ouvertement Mon nom à cause des désagréments que cela pourrait lui valoir en ce monde, celui-là ne fait pas violence au royaume de Dieu et ne le recevra donc pas en ce monde – et, dans l'au-delà, il aura à soutenir bien des combats avant de devenir parfait.

Et celui qui sait et croit que Je suis le Messie promis, celui-là doit faire ce que J'enseigne, ai enseigné et enseignerai encore, sans quoi il n'est pas digne de Moi et Je ne l'aiderai guère à parfaire sa vie intérieure. Or, Je suis Moi-même la vie de son âme par Mon esprit qui est en lui, et qui a nom amour de Dieu. Ainsi, lorsqu'un homme aime Dieu par-dessus tout et, à cause de cela, fait en tout temps Sa volonté, Mon esprit emplit son âme, et c'est cela, la perfection et la vie éternelle de l'âme.

Mais si un homme, Me connaissant, craint pourtant le monde et se dit : « Je reconnais le Messie, crois secrètement en tout ce qu'Il enseigne et m'y conforme ; mais le monde est ce qu'il est et il faut bien vivre, aussi, je ne laisse rien voir extérieurement de ce que je reconnais en moi-même, afin que nul ne trouve à redire sur moi ! », celui-là n'a pas vraiment reconnu Mon existence et Mon nom et n'a pas encore un véritable amour vivant de Dieu, et il lui sera donc bien difficile de recevoir dans cette vie la plénitude du royaume de Dieu ; car la plénitude du royaume de Dieu consiste précisément dans l'amour suprême de Dieu, qui n'a ni crainte, ni timidité envers le monde.

Celui qui Me reconnaît devant le monde lorsque c'est nécessaire, Je le reconnaîtrai devant Mon Père au ciel ; mais celui qui ne Me reconnaît pas devant le monde lorsqu'il le faudra, Je ne le reconnaîtrai pas Moi non plus.

Jacob LORBER, *Le Grand Évangile de Jean*, vol. VII, 1840-1894.

Le combat se donne ; il est violent et opiniâtre, à cause des très puissants ennemis l'un à l'autre dont l'homme est assailli. Le diable, ou le monde ténébreux, connaissant le fort penchant de l'homme à l'ambition, à la vengeance, à l'élévation de sa propre excellence au-dessus des autres, lui en fournit les moyens par la puissance de son feu infernal, qu'il allume et souffle continuellement dans lui. Le royaume de ce monde, qui fait le fort et le faible, les avenues et les pauvres retranchements de l'homme, lui donne des richesses, de la santé et vigueur, le rend honorable et respectable par une charge, lui présente ses beautés, ses plaisirs et ses ornements ; l'invite aux sciences, pour paraître dans un plus haut degré que le commun ; lui donne du génie et de l'adresse, pour exercer quelque profession ou métier lucratif. Que fait l'esprit de lumière ? Il lui envoie des touches douces d'amour pour l'attirer, et quand il est engourdi, il le réveille par des piquantes ; il lui promet des biens permanents sans fin ; il le menace de sa disgrâce éternelle ; il lui met devant les yeux intérieurs sa parole vivante écrite dans son cœur, et la parole écrite sur le papier devant les yeux corporels ; il l'appelle par autant de créatures qu'il en a produites, par autant de voix que d'objets, qui rendent témoignage au Principe d'où ils sont, et à la fin à laquelle ils tendent. Quand tous ces attraits sont inutiles, l'esprit lumineux se sert d'autres moyens plus sévères, pour faire revenir l'homme de son insensibilité et de sa léthargie : il ôte à l'homme sa santé et ses forces, le dépouille de ses biens et de ses richesses ; afflige son corps au dehors par des maladies et des douleurs ; et il épouvante et angoisse au-dedans son esprit par des remords, des frayeurs et des

détresses ; afin de le détourner de l'esclavage de ses deux ennemis et de l'attirer à soi. Si cela ne suffit point, le bon Esprit a des verges encore plus sanglantes contre ces enfants rebelles et opiniâtres jusqu'à la manie : il leur ôte leurs parents, leurs amis, leurs patrons, leur réputation, leur honneur, et leur liberté ; il les fait charger de chaînes et enfermer dans un cachot, jusqu'à ce qu'ils deviennent sages et sobres. Ô Amateur de la vie et des hommes, que tes conduites sont merveilleuses, que ta sagesse est profonde, que tes conseils et tes jugements sont impénétrables à la folle raison humaine !

DOUZETEMPS, *Le Mystère de la Croix*, 1732.

Le régénéré, en qui la parole éternelle se fait entendre d'une manière distincte, et en qui la volonté de Dieu se manifeste clairement, n'a qu'à suivre les préceptes de cette parole, et à soumettre sa volonté propre à la volonté divine.

Mais, dans la voie qui ne fait que conduire encore à la régénération, avant que cette parole soit vivifiée dans l'âme, nous devons faire violence à notre volonté propre pour qu'elle accomplisse la volonté divine. Il faut donc travailler à la connaître, tant par le moyen de la révélation dans l'Écriture sainte que par les écrits des hommes que la grâce avait illuminés, et conformer rigidement la vie aux règles qu'elle prescrit.

C'est en forçant ainsi la volonté corrompue de notre nature dégradée, qui est absolument opposée à la volonté divine, que nous travaillons le plus à nous dépouiller du vieil homme ; c'est par cette violence que notre âme force le royaume de Dieu.

Il est utile et nécessaire de rompre souvent sa volonté propre et de lui résister, même dans les plus petites choses, en le faisant par un zèle ardent pour Jésus-Christ le crucifié. Cette lutte continuelle contre sa propre volonté, soutenue dans une bonne vue, nous prépare particulièrement à la vraie abnégation, et attire l'esprit de la grâce.

Il faut aussi suivre la voie de la conscience, ou du mouvement le plus intime de notre cœur ; mais il faut user d'une extrême précaution dans l'examen de ses émotions ; car elles sont très sujettes à se corrompre, lorsqu'en sortant du sanctuaire de la conscience, elles passent par une atmosphère épaisse et impure, qui forme une espèce d'enclume autour de l'intérieur de notre cœur.

Il faut donc faire violence à sa volonté, pour qu'elle obéisse à la volonté divine. Par exemple, la volonté de l'homme déchu le porte uniquement à sa propre jouissance ; et il faut qu'il la tourne à ce qui est agréable à Dieu, quoi qu'il puisse lui en coûter. Jésus-Christ commande d'aimer ses ennemis : obligation très pénible à remplir pour la chair qui s'aime elle-même, et dans laquelle le diable a versé son orgueil ; aussi l'homme, gouverné encore par ses sens, et qui vit sans l'esprit de Jésus-Christ, est incapable de la remplir.

Mais que peut-il, que doit-il faire ? Il doit et il peut se faire violence et lutter intérieurement avec l'inimitié qu'il a contre son prochain ; il doit se forcer à prier pour lui, à s'humilier devant lui, à lui rendre service, à le bénir, etc.

C'est de la même manière qu'il doit agir pour remplir tous les devoirs que Dieu nous a imposés ; travaillant constamment à soumettre notre volonté, et exerçant particulièrement ce travail sur les mouvements les plus intimes de notre âme.

L'homme qui se conduit ainsi se conforme aux desseins de Dieu, autant que cela est possible à l'homme qui n'est encore que naturel, et rend sa volonté susceptible de se soumettre immédiatement à la volonté du Très-Haut, et d'y être absorbée pour ainsi dire, lorsqu'elle vient établir sa demeure dans l'âme par son incarnation.

LOPOUKHINE, *Quelques traits de l'Église intérieure*, 1810.